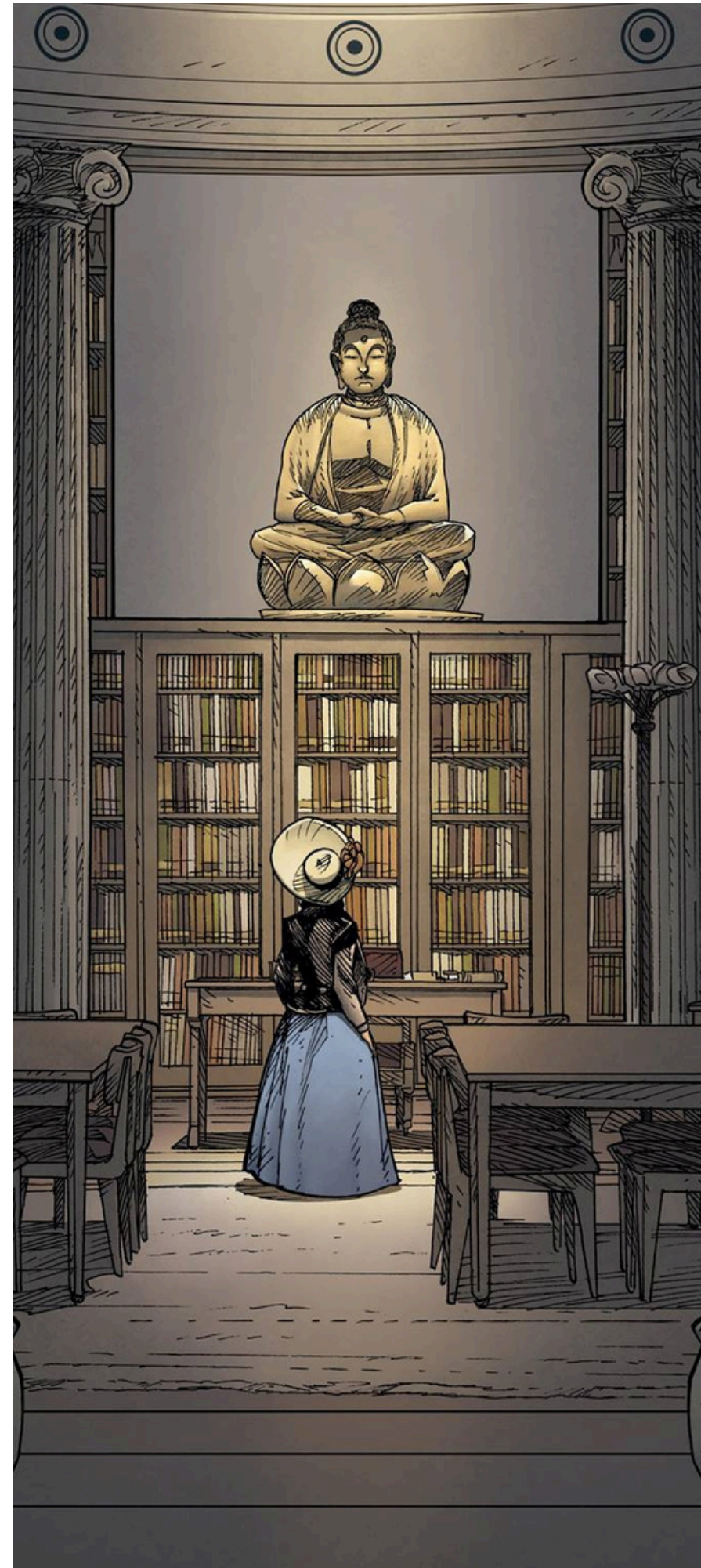




ALEXANDRA DAVID-NÉEL (1868-1969)

Mis à part sa vocation d'exploratrice, David Néel est destinée au chant d'opéra, à l'écriture, au journalisme et à l'étude des peuples tibétains. Issue d'un père franc-maçon de religion protestante et d'une mère catholique d'origine sibérienne, elle suit une éducation rigoureuse dans un pensionnat calviniste puis dans un pensionnat catholique. Dans ce pensionnat belge, elle s'infligent différentes austérités puisées dans des livres Saints comme le jeûne ou la torture corporelle. En parallèle de ses cours de chants, elle s'imprègne des histoires de Jules Vernes et rêve de contrées lointaines.

A 15 ans, alors qu'elle était en vacances avec sa famille, elle fait sa première tentative de fuite vers l'Angleterre en gagnant un port aux Pays-Bas ; elle y renonce finalement par manque d'argent. Elisée Reclus l'amène à s'intéresser aux idées féministes et anarchistes, ce qui l'incite à rejoindre des conseils féministes et à publier des articles prônant l'émancipation économique des femmes.



A 21 ans elle découvre le musée Guimet où naît sa vocation pour l'orientalisme et sa conversion au bouddhisme. Dans la lancée de cette découverte, elle décide d'apprendre l'anglais et le tibétain. Elle assiste à une cérémonie bouddhiste par un lama mongol où elle pose quelques questions. Ses recherches l'amènent à publier son 1er essai à 41 ans "Le Modernisme bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha".



Elle rencontre son cousin éloigné Philippe Néel à Tunis avec qui elle se mariera 4 ans plus tard. Maintenant son besoin d'indépendance et son goût pour les études, elle décide de ne pas avoir d'enfant. Son mari sera d'une grande aide financière pour ses voyages où ils échangeront plusieurs lettres.

En 1912, elle arrive à Sikkim et fait la rencontre de Sidkéong Tulku Namgyal, le fils aîné du souverain de ce royaume. En 1914 elle fait la rencontre de Aphur Yongden dans un des monastères de Sikkim ; il deviendra son fils adoptif. Sidkéong se lie d'amitié avec elle, il écoute ses conseils et lui confie le lama Kazi Dawa Samdup comme guide et interprète tibétain.



Le 15 avril 1912, elle arrive avec lui à Kalimpong où elle fait la découverte du 13ème Dalaï-Lama exilé et fait la rencontre d'un bouddhiste japonais nommé Ekai Kawaguchi. C'est alors la première femme reçue par le Dalaï-Lama, intrigué par ses questionnements. Elle raconte dans un de ces écrits que si elle s'était volatilisée alors qu'ils parlaient, il aurait été moins surpris.



Elle s'exerce aux méthodes de yogis tibétains dans sa caverne d'ermite : le tsum, une retraite de plusieurs jours sans voir personne et le toumo, une mobilisation de son énergie interne pour produire de la chaleur. Son maître Gomchen lui donne le nom religieux de Yéshé Töme signifiant Lampe de Sagesse. Grâce à celui-ci, elle sera reconnue par les autorités bouddhistes en Asie.



De 1912 à 1916, elle séjourne à Lachen où elle rencontre Lachen Gomchen Rinpoché, le supérieur du monastère de la ville, avec pour interprète Edward H. Owen. Elle reçoit l'enseignement d'un des plus grands Gomchens et en profite pour traverser la frontière tibétaine.



Le 10 janvier 1913, Alexandra visite le Népal lors d'un pèlerinage pour découvrir le lieu de naissance du Bouddha. En cherchant les ruines de son enfance à Kapilavastu, elle croise un tigre. Elle donnera son premier enseignement à Bénarès et voyagera entre Gangtok, Darjeeling et Siliguri en étant reçue comme personnage officiel avec une haie d'honneur. En 1914, Sidkéong lui offre une robe de lamani (dame lama) pour fêter le nouvel an selon les rites lamaïques. Il devient maharaja et Alexandra sa conseillère conjugale. Lorsqu'elle quitte la caverne du Sikkim pour aller au monastère de Lachen, elle apprend la mort subite de Sidkéong.



Avant sa mort, Sidkéong organise à Alexandra une expédition d'une semaine dans le Haut-Sikkim à plus de 5000 mètres d'altitude. Leur relation reste épistolaire : ils visitent les monastères de Darjeeling ; Sidkéong lui offre une statuette de bouddha remplie d'amrita supposée lui donner la vie éternelle ; il intègre, comme elle, la franc-maçonnerie à Calculatta et se concertent pour réfléchir à la réforme de propagation bouddhiste.

Le 13 juillet 1916, Alexandra part pour le Tibet avec Yongden et un moine. Elle y part dans l'optique de visiter 2 centres religieux : le monastère de Chorten Nyima et le temple de Tashilhunpo où elle a la chance de pouvoir lire plusieurs récits bouddhistes. Le 19 juillet, elle reçoit la bénédiction du panchen-lama qui lui fait rencontrer son entourage et lui propose de rester à Shigasté. Elle décide de partir le 26 et visite l'imprimerie de Narthang ainsi que le lac Mo-Te-Tong voir un anachorète. Le 15 août elle est reçue par un lama à Tranglung mais doit retourner en Inde à cause des autorités coloniales qui l'expulse du Tibet.



Ne pouvant rejoindre l'Europe en pleine guerre mondiale, elle et son fils adoptif vont se rendre en Inde, au Japon, en Corée, en Chine et en Mongolie. De 1918 à 1921, elle fait une retraite tibétaine au monastère de Kumbum où elle traduira la Prajñāpāramitā "Perfection de la sagesse".





En 1924, elle est la première femme occidentale à atteindre Lhassa, la capitale du Tibet. Yongden et Alexandra arrivent à y rentrer en se déguisant respectivement en moine et en pèlerine-mendicante. Pour ne pas se faire remarquer dans la ville interdite, elle ne prend pas d'appareil photo mais seulement de l'argent et un pistolet en cas de rançon. En guise de batterie de cuisine, elle emporte seulement une marmite et un soufflet tibétain en peau de chèvre pour allumer du feu de bouse de yacks.

Ils arrivent pendant le Mönlam, la fête de la grande prière, parmi une foule de pèlerins. Elle et son fils y séjournent 2 mois durant lesquels ils visitent plusieurs monastères comme Drepung, Séra, Ganden et Samyé. Le dalaï-lama ne l'accueille pas et ne lui délivre aucune grade. D'après Jacques Brosse, écrivain moine bouddhiste, le dalaï-lama ne serait pas au courant qu'Alexandra est à Lhassa, par faute d'être démasquée.



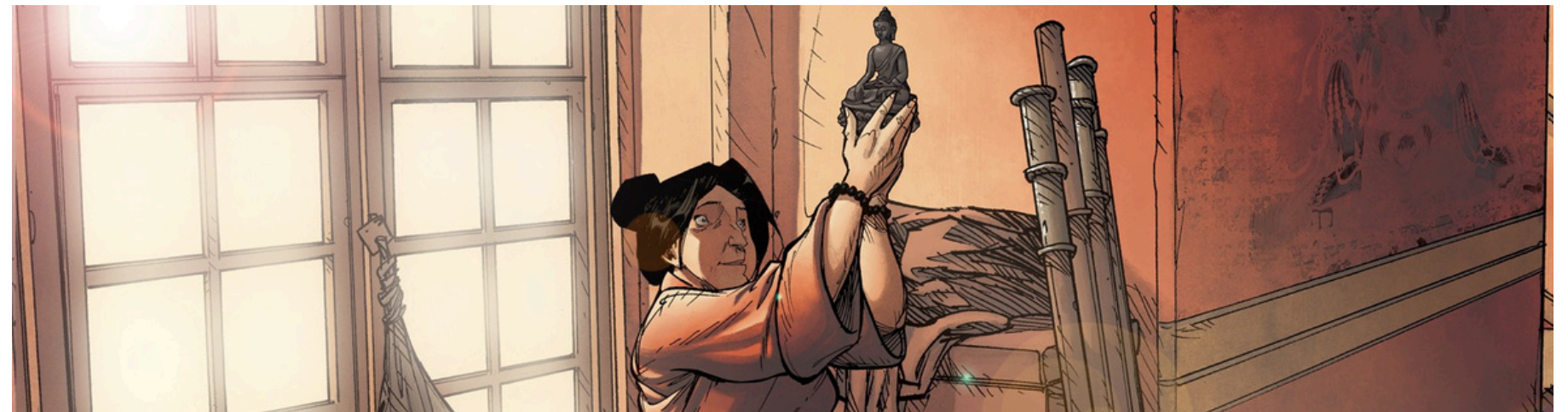
Malgré son visage barbouillé de suie, ses nattes en poil de yak et sa toque de fourrure traditionnelle, elle manque d'être démasquée par le gouverneur de Lhassa en raison d'une trop grande hygiène. Alexandra se faisait remarquer en train de se laver à la rivière tous les matins. Elle est partie à temps à Gyantsé où elle en a été informée par Frank Ludlow, un officier anglais en mission à Lhassa. La-bas, elle se fera hébergée par David Macdonald, un agent linguistique britannique, qui lui donnera de l'argent, des papiers et une nouvelle tenue tibétaine pour rentrer au Havre le 10 mai 1925.



Elle rentre dans le palais du Potala, alors interdit aux femmes, en se faisant passer pour une femme ladakhi "sans problème particulier". Le 4 avril 1924, après la cérémonie du Tsomchö Sertreng au Potala, elle quitte Lhassa. Alexandra raconte dans ces récits qu'elle n'avait aucune curiosité particulière à découvrir Lhassa, que la ville se trouvait sur son chemin et que ce n'était qu'une plaisanterie parisienne.



Alexandra arrive à traverser le Tibet à pied, découvrir des écrits bouddhistes et rencontrer le Dalaï-Lama. Son retour en France sollicite une grande frénésie. Le récit de son aventure fera l'objet d'un livre, Voyage d'une Parisienne à Lhassa qui suscitera un grand débat. Les occidentaux n'arrivent pas à s'imaginer une parisienne vêtue des habits traditionnels, dans le froid glacial, se nourrissant de thé d'orge tibétain entrer dans la capitale interdite du Tibet.



ENJEUX DU VOYAGE ET MISE EN RÉCIT

- *Premièrement, son voyage est féministe. Au début du XXe siècle, elle décide de ne pas avoir d'enfant pour dédier sa vie au voyage et à la découverte du monde. C'est un acte politique qui montre son émancipation en tant que femme de quitter géographiquement son foyer et son mari.*
- *Deuxièmement, son voyage est culturel et spirituel. Depuis la découverte du musée Guimet, elle n'a qu'une envie : s'imprégner du bouddhisme. Ce voyage est une totale immersion dans la religion du Bouddha et ses origines. Elle est en constante recherche d'écrits, de temples, de pratiques et de rencontres avec les plus grands bouddhistes.*
- *Troisièmement, son voyage est géopolitique et éducatif. Il permet de se rendre compte des pressions coloniales exercées sur le Tibet, les tensions entre l'orient et l'occident et le manque de connaissance que l'un à sur l'autre. Alexandra part aussi pour nous retranscrire une forme de documentation non erronée de ce que l'on sait du bouddhisme et du Tibet.*
- *Enfin, son voyage est identitaire et éthique. Son récit interroge les normes de genre et l'impact de l'identité dans l'exploration des pays qui nous sont étrangers. Il met en lumière le regard des autres, des locaux, et l'équilibre à respecter entre curiosité et intimité des croyances.*



Grâce à cette exploration tibétaine, Alexandra David-Néel nous laisse une trace du chemin qu'elle a parcouru pour un potentiel guide du bouddhisme. Son parcours entre les différents monastères et chaînes de montagnes peut amener à une cartographie des lieux. Un guide permettrait d'aider de futurs visiteurs du Tibet à se rendre compte des difficultés physiques, des conditions et paramètres à prévoir. D'un autre point de vue, ce voyage peut mettre en récit les sensations d'Alexandra face à son statut d'étrangère occidentale et de femme dans un pays composé majoritairement d'hommes tibétains. Les différentes rencontres entre les pratiquants, les moines et les dalai-lama peuvent amener à des dialogues exploitables.



Roman graphique "Une vie avec Alexandra David-Néel" de Fred Campoy, scénario et dessin et Mathieu Blanchot, dessin et mise en couleur, d'après la biographie de Marie Madeleine Peyronnet.

